

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 39

**Artikel:** La vieillesse  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-226011>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ser les cheveux sur la tête aux moins difficiles, tel était le menu de chaque jour.

Le soir d'une chaude journée, où tous avaient bûché dur, où l'on avait entassé dans la grange des centaines de quintaux de foin parfumé, chacun vit arriver avec plaisir l'heure du souper et du repos.

Les nombreux travailleurs prirent place à la longue table de la cuisine, au milieu de laquelle on ne tarda pas à déposer l'immense soupière d'étain, dont la contenance suffisait, largement, pour remplir toutes les assiettes.

Ce soir-là, la soupe paraissait encore plus maigre, plus claire, plus détestable qu'à l'ordinaire ; c'était presque de l'eau tiède : rien de substantiel, rien de nourrissant pour ces braves gens. Aussi l'un d'eux, indigné de la manière dont ils étaient traités, après avoir deux ou trois fois agité le liquide avec la poche à long manche monte sur le banc, ôte sa veste, son gilet, rejette ses bretelles en arrière, se penche vers la soupière, lorsque le maître, étendant vers lui les bras, s'écrie :

— Qu'est-ce que tu vas faire là, Jacques ? Es-tu fou ?...

L'autre lui répond en patois :

— Je vû pliondzî, noutron maître, po vère se lâi a ôquî à fond !...

**Le grand repos.** — Mlle X... est bavarde et méditative.

Tout dernièrement, se trouvant indisposée, elle alla trouver son médecin.

— Ce n'est rien, fit celui-ci, après avoir examiné la malade ; vous n'avez besoin que de repos.

— Mais, docteur, regardez donc ma langue.

— Votre langue aussi.

#### CHACUN SON METIER

**U**N homme et une femme demeuraient dans une misérable cabane. Chaque jour l'homme se rendait aux champs et la femme restait au logis pour faire la cuisine.

Un matin, après déjeuner, le mari dit à sa femme :

— Il faut convenir que tu ne te foules pas la rate avec ta marmite, tandis que moi je dois m'échiner aux rudes travaux de la terre.

— Essayons de changer les rôles, répondit la femme : c'est moi qui irai aux champs, et c'est toi qui resteras à la maison pour préparer le repas.

— Je ne demande pas mieux, dit le mari. Commençons à l'instant même.

La femme plaça la pioche sur ses épaules, et partit ; l'homme demeura au logis, la cuiller à pot à la main. La première question qu'il se posa fut de savoir quel plat il allait faire.

« Eh ! parbleu ! pensa-t-il, quand on tient la croix, il faut se bénir soi-même ! Je vais donc préparer mon plat de prédilection. » C'était de la bouillie au riz. Mais à peine avait-il apporté le bois et allumé le feu qu'il entendit la vache beugler.

« Tu peux bien beugler à ton aise, murmura notre homme ; il faut avant tout que j'aille encore chercher de l'eau, sans quoi mon feu se consumerait inutilement. »

Et, ayant pris le seau, il s'achemina vers la fontaine. A son retour, il versa l'eau dans le pot qu'il plaça sur le feu.

A ce moment, la vache se mit pour la seconde fois à beugler.

« Oui, beugle encore, s'écria-t-il, ton tour n'est pas venu ; il faut d'abord que je mette le riz dans le pot pour le faire crever. »

Cela dit, il courut chercher le riz, le répandit dans le pot, et le remua en tous sens avec la cuiller.

La vache beugla pour la troisième fois.

« Oui, répondit l'homme, c'est à présent à toi d'être servie. »

Il se rendit donc à l'étable et s'aperçut avec effroi qu'il n'y avait plus de fourrages.

« Ne perdons pas de temps, se dit-il, car si j'allais maintenant faire de l'herbe, l'eau profiterait de mon absence pour bouillir et le riz pour s'échapper du pot, ce qui serait fâcheux pour mon plat préféré. »

Aussitôt il détacha la vache et la conduisit sur le toit de mousse de sa cabane.

« Je te permets pour cette fois de paître là, dit-il à la vache en la quittant.

A peine fut-il dans la cuisine, à peine eut-il versé sur le riz une nouvelle portion d'eau en remplacement de l'eau bouillante qui s'était enfuie, qu'il pensa :

« Mais, si la vache allait tomber du toit, elle pourrait bien se rompre le cou, ce qui gênerait un peu la pauvre bête ! »

Il ressort en toute hâte, regrimpe sur le toit, attache une corde au cou de la vache et en lance l'autre bout par le trou de la cheminée ; après quoi, il s'empresse de retourner à la cuisine, et se noue solidement la corde autour d'une jambe.

« A présent, se dit-il, je vais pouvoir à loisir faire bouillir mon riz. » Il versa l'eau bouillante hors du pot, répandit du lait sur le riz, remit le tout sur le feu, et avec sa cuiller remua la bouillie avec soin, pour l'empêcher de brûler.

Tout à coup, la vache, en brouant sur le toit, fit un faux pas, perdit l'équilibre et tomba vers le sol ; mais la corde n'étant pas assez longue, elle resta suspendue par le cou, tandis que, d'un autre côté, son poids avait enlevé dans la cheminée la pauvre cuisinier qui planait la tête en bas, juste au-dessus de sa bouillie.

En ce moment arrivait la femme, qui fut consternée de voir sa vache ainsi pendue et tirant la langue en détresse. Elle avait heureusement sur elle son couteau à fromage.

L'éclair n'est pas plus prompt. Elle l'ouvrit, saisit la corde, la coupe, et la vache se retrouva sur ses quatre pieds.

La ménagère, furieuse, court ensuite à la cuisine, pour tancer d'importance son maladroite mari. Mais celui-ci gisait la tête enfonce dans le pot au riz, et il fallut avant tout le remettre aussi sur ses pieds. Cela fait, il était encore trop tôt pour lui administrer sa leçon, car il avait les yeux et les oreilles pleins de bouillie.

Elle commença donc par lui laver la tête ; puis comme elle allait entamer son sermon, le mari confus lui mit une main sur la bouche et dit :

— Tais-toi ! Ne m'as-tu pas déjà lavé la tête ! A l'avenir, tu resteras au logis et tu seras seule chargée de la cuisine pendant que j'irai aux champs travailler la terre. Je vois que le proverbe a grandement raison : « Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. »

#### VINGT ANS APRÈS

**L**E vendredi 31 juillet, le tambour Louis Groux bat la générale à Grandson, à 10 heures du matin : grand émoi de tout le public, si tranquille d'habitude, chacun de discuter de la guerre ; il faudra aller border nos frontières comme en 1870. Aussi j'ai quitté mon travail sur le champ pour mettre en ordre mon équipement, mais comme un bon soldat, j'avais toujours de l'ordre pour mes effets militaires ; donc, tout était prêt en quelques minutes.

Le lendemain, à midi, départ pour la mobilisation à la caserne d'Yverdon ; à deux heures, l'appel ; puis nous avons levé la main pour le serment, en promettant de défendre dignement notre chère Patrie qui était en danger, car nous ne savions guère comment cela se passerait. Le lendemain matin, notre sergent-major P. nous a conduit au Pont Rouge pour fonctionner comme sentinelles ; puis, pendant une semaine, nous avons été seuls, notre sergent D. allait... à la pêche pour passer la journée, vu que nous, vieux soldats du landsturm, avions l'habitude de nous conduire en vrais pères de famille.

Tout allait comme sur des roulettes ; pour monter la garde, nous étions assis sur des tabourets, une dame d'Yverdon nous a fait ce grand service et nous avons été bien surpris de cette gentillesse ; vous pouvez penser si c'était un beau service. Par surcroît d'amabilité, des dames nous ont apporté du café au lait, ainsi que de la pâtisserie, sans oublier de la lecture, également le *Conteur Vaudois*, toujours apprécié par notre section ; vraiment nous avons été des enfants gâtés.

Un jour, un cheval est parti de la ferme qui se trouvait près de notre cantonnement « Hôtel de la Fenasse » ; me sentant encore assez alerte, et malgré mon âge déjà avancé, j'attrape le cheval par la bride et sans autre je saute dessus, car dans mon jeune temps j'adorais les chevaux, puis je l'ai reconduit à son propriétaire. Je vous assure que M. Z. a été émerveillé de voir arriver un vieux soldat sur son cheval, qui du reste était très vif ; comme récompense, j'ai été gratifié d'un litre de fine champagne, ce qui fut la plus grande joie de ma section, pendant la nuit, un petit verre de ce précieux liquide nous tenant réveillé pendant les deux heures qu'il fallait monter la garde.

La deuxième semaine, le service de garde a été changé, nous sommes restés en ville, soit pour garder la gare, les voies ferrées, puis chez les MM. Hinderer frères, denrées coloniales. J'ai été quelquefois de garde au bout du pont de Gleyres à côté de la boulangerie de M. F., quel beau poste, car le boulanger a été très aimable envers nous, un simple signe et nous allions au four, une surprise nous attendait, un gâteau au fromage, puis trois verres au guillon, du vin pétillant de Champvent, il me semble que j'en ai encore le goût, tellement il était bon. Un jour, j'étais de platon devant le café d'Yverdon, notre dévoué et aimable capitaine A. P. me demande si le service me plaisait, c'est de grand cœur que je lui ai répondu, que tout allait à souhaits ; quand j'ai soif, un petit signe et une belle et gentille sommelière me tendait une grande chope ; mon supérieur est parti en riant et m'a dit que j'avais raison de profiter d'une si bonne occasion.

Le dernier soir à la caserne, fut une vraie soirée familiale, car notre « as » l'ami Jules Colomb de Grandson, chanteur de première force, nous a chanté ses plus belles mélodies et dit des monologues, puis la partie récréative a continué avec un camarade, dit « Gob » de la rue X, ce dernier en a entendu des terribles surtout à cause de sa chèvre, la pauvre bête avait de l'ennui ; on lui a commandé de l'amener à la caserne pour la distraire, etc., je vous assure que dans les grands cirques les « Augustes » ne rivalisent pas avec notre cher collège J. C., aussi nous gardons un souvenir ineffaçable.

Les Jules savent s'amuser et en même temps ils rendent des grands services dans chaque ménage, n'est-ce pas, mes chers collègues, car celui qui vous raconte son carnet de 1914 est aussi un Jules. Maintenant, un chaleureux merci est adressé à notre cher capitaine, M. A. P., de Baulmes, pour sa grande amabilité envers nos vieux troupiers ; que ne ferait-on pas en cas de guerre envers des supérieurs si dévoués et familiers ?

J'ai entendu souvent mes camarades prononcer ces paroles, soit qu'ils auraient aimé finir leurs jours avec un si beau service, si facile et agréable.

Jules Cochand.

#### LA VIEILLESSE

**L**S sont nombreux ceux qui ne supportent la vieillesse qu'en ne la regardant pas, qu'en ne l'acceptant jamais et s'ingéniant à se tromper eux-mêmes comme à tromper les autres ! Nous faisons front à la vie, nous marchons en avant, droit devant nous jusque vers l'âge de cinquante ans. Mais un moment vient presque toujours, où nous nous retournons et n'allons plus qu'à reculons pour ne pas voir le terme inévitable. Nous avions jusque-là les yeux fixés sur l'avenir ; maintenant nous les tournons vers le passé et nous nourrissons notre âme de souvenirs ou de regrets comme nous la nourrissions autrefois d'espérance. C'est l'heure de la crise morale la plus profonde sinon la plus tragique de notre vie, où la véritable qualité des âmes se révèle. Les faibles et les mesquines se rapetissent encore, s'aggrissent ou se lamentent. Les forts et les généreuses s'épanouissent au contraire dans une douceur toute nouvelle et dans une sérénité jusque-là inconnue.

La femme, par exemple, qui a été jolie et qui voit disparaître ses charmes sous les rides et les

cheveux gris, prend difficilement la vieillesse par le bon côté. Une seule, à notre connaissance, a fait exception : c'est Georges Sand. Loin de s'affliger de sa vieillesse, elle l'aimait ; elle y trouvait ce qu'elle avait tant désiré, le calme de l'âme, le détachement des choses frivoles et la jouissance paisible d'un amour toujours plus large et plus désintéressé.

« La période où l'on entre peu à peu dans la vieillesse, écrivait-elle à une amie, est l'âge le plus heureux, le plus favorable de la vie; c'est un grand détachement des petites choses, qui prend à son heure, quand on se laisse faire sans dépit et sans regret. »

Oui, mesdames, il faut en prendre son parti et dire avec le poète, M. H. Matabon :

*D'heure en heure, sans y songer,  
Le fil de nos jours se dévide :  
Au pli de la première ride  
Nos yeux attristés voient neiger.  
Des jeunes ans l'essaim léger  
A fui... vient la vieillesse aride.  
Dans la foule où s'est fait le vide,  
On passe comme un étranger.  
Tandis que nos enfants grandissent,  
Nos fronts s'inclinent et pâlissent,  
L'âge engourdit nos pas tremblants.  
Tout s'altère en nous et tout change ;  
Mais, par une ironie étrange,  
Le cœur n'a point de cheveux blancs !*



#### PARMI LES BLES

N est en pleine moisson dans la belle contrée de Concise, et ces fertiles terrains allant en pente douce du Jura au lac semblent un océan d'or, où les coquelicots mettent des taches pourpres et où la moindre brise fait courir des frissons moirés, de lentes ondulations d'un charme poétique.

Le syndic de Bonvillars, Claude Bertholet, se frotte les mains en contemplant cette abondance. Si la vigne, qui a bel aspect, tient ses promesses, l'année sera vraiment à compter parmi les vaches grasses, et un bon sac d'écus ira à la caisse d'épargne, grossir sa fortune rondelette.

Rondelet lui aussi, Monsieur le syndic, un homme entre deux âges, musclé, sanguin, fort terre à terre et d'humeur despique. Veuf à quarante ans, avec une fille unique, il ne s'est pas remarié, et c'est un des gros bonnets du district. Sa ferme, située à l'entrée du village, du côté de Grandson, est une des plus cossues et a presque un air seigneurial, avec sa large cour ombragée d'un gigantesque tilleul centenaire et une sorte de tourelle servant de pigeonnier. Claude Bertholet se mêle un peu de politique, et il ne lui déplairait pas de mener tout le canton comme il mène sa maisonnée. Pourtant son cœur a un coin de tendresse, et il adore sa fille, Judith, qui a vingt ans et qui est belle comme un orchis sauvage. Vingt ans, et il faudra bientôt songer à la marier, et Claude s'est déjà forgé l'image du gendre futur, quelque jeune propriétaire de préférence orphelin, riche, et qui devra venir habiter Bonvillars, car Monsieur le syndic n'a pas un seul instant conçu l'idée de se séparer de Judith, en dépit des paroles de la Bible, que la femme « laissera père et mère pour suivre son époux ». \*\*\*

Claude s'est levé avant l'aube, et sauf le temps de manger ne s'est pas permis de relâche, donnant l'exemple à ses huit ouvriers et ouvrières louées pour la moisson.

Il fait chaud, la sueur coule sur les visages brûlants, sur les bras nus et hâlés. Mais l'éclat du lac, la transparence de l'air, cette bigarrure de vertes prairies et de champs fauves, la noble ligne du Jura crénelée de sapins, forment un

ensemble de beauté et de fertilité qui met le cœur en liesse.

Judith aussi besogne activement ; ses bras grassouillets se plongent avec une sorte de volupté dans les grassouillets épis roux et rapidement forment les javelles, que les hommes lient en lourdes gerbes. Une sérénité virgilienne plane sur cet harmonieux paysage et enveloppe cette scène rustique, une de celles qui n'ont pas changé depuis que le monde est monde.

Le travail n'empêche pas un brin de causerie. Emoustillées par le vin blanc du dîner — clair et mousseux comme du champagne — les femmes chantent, rient, bavardent. Les ouvriers leur glissent quelque galanterie, les lutinent sans penser à mal.

Seul Jean Gaulaz est silencieux et semble triste. C'est un garçon de vingt-deux ans, grand, bien découpé, la figure ouverte et intelligente, un type accompli de jeune paysan plein de santé et de force, et sympathique dans sa simple tenue. Il ne parle pas, il ne rit pas, il n'agace pas ses voisines. Une ombre voile son front que couronnent des cheveux bruns taillés en brosse, une ombre flotte dans ses yeux de même couleur ; sa physionomie montre les signes évidents d'une pénible préoccupation intérieure.

De loin en loin, il glisse un regard vers Judith, à la dérobée, lorsque Claude Bertholet a le dos tourné, un regard qui s'allume d'une flamme et révèle un immense amour. Voilà quatre ans qu'il l'aime, en effet — ou plutôt il l'a toujours aimée, sans s'en douter. Ils ont suivi l'école ensemble, fait leur première communion, bons amis dès l'enfance, habitant porte à porte, quand vivaient les parents de Jean, des agriculteurs eux aussi, ayant quelque bien, qui s'en est allé en fumée par la paresse et l'inconduite du père, mort en laissant sa veuve et son fils dans la gêne.

Tout au contraire Jean était une nature d'ordre et d'énergie. Claude le savait et n'avait pas hésité à l'engager comme domestique, sûr de s'en bien trouver, mais d'ailleurs sans générosité quant aux gages : vingt-cinq francs par mois, et tout au plus un petit cadeau au premier janvier. Jean s'en était contenté et se dépensait libéralement, heureux de n'avoir pas eu à quitter son cher Concise — qu'il jugeait le plus beau village du canton — heureux surtout de vivre sous le même toit que Judith, de manger à la même table, de respirer le même air. Il y avait quatre années qu'il était entré chez le syndic, et son amour avait grandi chaque jour, l'emplittant à la fois de délice et de souffrance. Jean avait une âme honnête — faire clandestinement la cour à Judith lui répugnait ; il eût voulu pouvoir la chérir du consentement de son père, au vu et au su de tous, et chaque jour il comprenait mieux que c'était là l'espérance vainue.

Claude Bertholet lui témoignait de l'estime et une certaine amitié. Mais Jean ne se leurrerait d'aucune illusion. Le syndic devait avoir de bien autres visées pour sa fille. Du reste, Jean ne savait rien du cœur de Judith ; elle était restée gentille, le traitait avec une sorte de fraternité, semblait s'efforcer de lui adoucir la situation d'inférieur. C'était tout. Pas un mot d'amour n'avait été prononcé entre eux. Il n'avait jamais osé lui dire combien il la trouvait belle. Seuls quelques bouquets, — du muguet précoce, une branche de bois-gentil, des anémones du Chasseron — avaient essayé de parler pour lui, discrètement. Judith avait remercié et conservé ces fleurs aussi longtemps que possible. Jean ignorait si elle avait deviné quelque chose de leur timide langage. \*\*\*

Et depuis quelques mois il est pris d'un découragement profond, d'une tristesse opprimente. Il songe que Judith ne sera jamais à lui, que sans doute elle ne l'aime pas, et que continuer à vivre près d'elle devient impossible. Une fois ou l'autre son secret pourrait lui échapper — et à quoi bon, sinon à faire rire de son ingénuité et de sa hardiesse ? Il songe que se séparer d'elle est nécessaire, qu'il doit partir, et que le plus tôt sera le mieux.

Et justement une occasion s'est présentée, sous la forme d'un ancien camarade de Jean, Charles Roulet, plus âgé que lui, et qui s'est fait une situation comme maître d'hôtel d'un marquis, à Paris. Venu en congé à Concise, il y joue au personnage. On ne reconnaît pas le pauvre gueux, parti six ans auparavant, emportant toutes ses nippes dans une petite valise. Il a pris du ventre, il est rasé comme un acteur, il porte chaîne et montre d'or, bague avec diamant ; il a des clartés sur tout, parle théâtre et sports comme ayant pratiqué pour son propre compte la grande vie. Il cite les noms du prince X, de la duchesse Y, comme étant avec eux sur un pied d'intimité. Il a un aplomb magnifique et du bagout à revendre, et le soir, à l'auberge de l'Ecu, où il a élu domicile, les histoires et les vantardises lui tombent du bec, intarissablement.

Et il s'est ingénier à convaincre Jean qu'un brillant avenir l'attend à Paris, promettant de s'occuper de lui et de lui procurer une place.

Claude Bertholet n'a pas la main large et ne doit pas te payer cher, tout en te faisant trimmer dur. Et puis la vie à Concise n'est pas précisément gaie. En été, je ne dis pas, et j'y suis venu moi-même me mettre au vert. Mais pour rien au monde je n'y voudrais passer toute mon existence. Un garçon intelligent comme toi ne doit pas s'enterrer ainsi. Je repars dans quinze jours. Viens avec moi et ta fortune est assurée.

— Je réfléchirai, a répondu Jean.

Et l'idée a fait du chemin en lui. Oui, oui, il faut partir. Un moment il avait songé à l'Amérique, à l'Australie. Mais c'est bien loin, et puis sans connaître personne, sans capitaux, qu'espérer de bon dans ces pays déjà trop exploités ? Tandis qu'à Paris, avec les directions de ce compatriote bien placé, il y a des chances de réussite, réellement.

Pourtant le jeune homme hésite. Il se sent un paysan d'instinct, de goût, de vocation ; il aime le travail de la terre, la vie au grand air, les saines fatigues des foins, des moissons et du labour. Et l'idée de laisser tout cela, de quitter son coin natal, cette verdoyante et paisible contrée qui l'a vu grandir, à laquelle l'attachent tant d'intimes liens, lui serre le cœur et l'a tenu éveillé plusieurs nuits, dans l'inquiétude et la lutte.

(A suivre).

Adolphe Ribeaux.

**Chansons de Paris**, avec Georges Thill et Armand Bernard au Bourg.

Entendre chanter Georges Thill est un plaisir rare dont on ne peut se lasser. La voix, splendide, souple, sait se plier avec un art égal aux exécutions les plus différentes : que se soit dans « Chansons des gars de Paris », dans une romance « J'ai tant d'amour pour vous, madame », dans « Paillasse » ou dans « Lohengrin », elle s'impose à l'admiration. (Le Matin).

**Jofroi**, une admirable adaptation de Marcel Pagnol pleine de comique et de saveur provençale complète avec les actualités le beau programme du Bourg qui remporte depuis seize jours le plus grand succès.

Les enfants accompagnés sont admis.



Timbres-poste pour collections

**M. Suter**, 9, r. Richard Lausanne

Télé. 34.366 Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.

Zumstein 1935 à 3 fr. 75

Albums Yvert dernières éditions.

#### Un Monsieur

à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain « DIABLERETS » et non un « Bitter » et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.